Resp P/pl B0216 61

QUELQUES

CONSIDÉRATIONS

N.° 59.

SUR

LA DIARRHÉE.

Tribut Académique,

Présenté et publiquement soutenu à la Faculté de Médecine de Montpellier, le 10 Juin 1818;

Par JEAN DEBAX,

DE TOULOUSE, Département de la Haute-Garonne,

Bachelier ès-lettres de l'Académie de Toulouse, Membre correspondant de l'Athénée médical de Montpellier, ex-Chirurgien aux Armées Françaises.

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

On peut exiger beaucoup de celui qui devient auteur par amour de la gloire ou de l'intérêt; mais un homme qui n'écrit que pour remplir un devoir dont il ne peut se dispenser, une obligation qui lui est imposée, a sans doute de grands droits à l'indulgence de ses lecteurs.

LA BRUYÈRE.

A MONTPELLIER,

Chez JEAN MARTEL AÎNÉ, Seul Imprimeur de la Faculté de Médecine, près l'Hôtel de la Préfecture, n.° 62.

1818.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE TOULOUSE

A DEUX PRATICIENS JUSTEMENT CÉLÈBRES,

G. ADOUE,

Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, Membre de l'ancien Collége de Chirurgie de Paris, ex-Professeur de l'École de Chirurgie-pratique de la même ville, ex-Chirurgien en chef de l'Hôpital Militaire de Toulouse, etc.

ET

C. VIGUERIE,

Docteur en Chirurgie de la Faculté de Montpellier, Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu Saint-Jacques de Toulouse, Professeur de Clinique externe à l'École de Médecine de la même ville, et Membre de plusieurs Sociétés savantes.

MESSIEURS,

L'Admirateur de vos rares talens, pénétré des plus vifs sentimens de reconnaissance, et pour l'instruction que j'ai puisée auprès de vous, et pour les bontés personnelles dont vous avez daigné m'honorer, je satisfais au besoin de mon cœur en vous donnant cette marque publique de ma gratitude et de mon inviolable attachement.

A MONSIEUR PECH AÎNÉ,

mon Parent.

Tribut d'estime et de reconnaissance.

J. DEBAX.

Au meilleur des Pères, et à la plus chérie des Mères.

Vous dont la tendre sollicitude à mon égard n'a pas eu de bornes ; vous qui vous êtes imposés tant de privations, qui avez fait tant de sacrifices pour mon éducation ; vous, enfin, que j'aime si tendrement, recevez aujourd'hui le premier fruit de mes méditations, comme une preuve authentique de mon amour, de mon respect et de ma reconnaissance.

Aux Amis que la Nature m'a donnés et dont mon cœur eût fait choix,

A MON FRÈRE,

J. P. M. DEBAX, NÉGOCIANT,

ET A ÉMILIE LIMES,

SON ÉPOUSE BIEN-AIMÉE.

Comme un gage d'attachement et d'amour qui ne finiront qu'avec ma vie.

A mon meilleur Ami,

P. BOUSQUET, AVOCAT.

En plaçant votre nom à la suite de ceux qui me sont les plus chers, j'ai voulu vous prouver combien vous me l'étiez vous-même. Votre cœur, aussi sensible que franc, trouvera, sans doute, dans ce témoignage public de ma gratitude pour vos bontés, sa plus douce récompense.

J. DEBAX.

QUELQUES

CONSIDÉRATIONS

SUR

LA DIARRHÉE.

LE bol alimentaire porté à l'intérieur des organes digestifs, y subit des élaborations diverses et successives, qui ont pour objet, 1.° la conversion des parties nutritives en un suc réparateur destiné à renouveler le sang, en lui apportant toujours de nouveaux matériaux; 2.° la séparation des parties impropres à être assimilées à notre propre substance, et qui doivent être rejetées au-dehors.

Un ordre admirable préside à l'exécution de cette grande fonction physiologique dans laquelle s'enchaînent tant de phénomènes divers, et qui met en jeu des ressorts de nature si différente. Par l'action réunie et profondément combinée des forces vitales, mécaniques et chimiques, l'aliment, déjà pénétré de salive, subit dans l'estomac une élaboration intime qui le convertit en une substance homogène, grisâtre, désignée sous le nom de chyme. Pénétrée dès-lors des premières conditions de la vie, celle-ci est transmise aux intestins, et d'abord au duodénum où son mélange avec la bile lui imprime

66

une nouvelle altération, *sui generis*, dont le résultat est la formation du chyle. Un très-grand nombre de vaisseaux, qui ont reçu la dénomination de chylifères, ouverts à l'intérieur des intestins grêles, sont chargés d'absorber ce suc nourricier, de lui faire traverser de nombreuses filières qui lui communiquent toutes un nouveau degré d'animalisation, et de le verser enfin dans un tube commun, le réservoir de Pecquet, où, après s'être mêlé avec la lymphe, ils sont portés tous deux par le canal thorachique dans le torrent de la circulation pour y subir l'hématose.

D'un autre côté, le résidu des matières alibiles, dépouillé de tout principe propre à être assimilé, est poussé, par le mouvement péristaltique des intestins grêles, dans les gros intestins, d'où il est enfin expulsé au-dehors; néanmoins ce séjour plus ou moins long des matières fécales dans le tube digestif ne manquerait pas d'occasioner une irritation d'autant plus vive, que leur consistance serait plus grande, si la sécrétion fournie par les cryptes muqueux de ces parties n'en lubrifiait la surface interne, et ne les défendait, en quelque sorte, contre le contact immédiat de ces mêmes matières stercorales.

Tant que la synergie (1) de ces divers actes s'exécute avec ordre et dans un mode convenable, la digestion n'est nullement dérangée, et cette fonction s'opère avec une régularité parfaite; mais lorsque, par la lésion d'un ou plusieurs de ces mêmes actes, cette harmonie a été troublée, la digestion s'altère, et, suivant que cette dernière est plus ou moins imparfaite, elle occasionne dans l'économie des altérations plus ou moins graves, et le plus souvent la diarrhée avec la nombreuse série des accidens qui l'accompagnent, ou qui peuvent en être considérés comme les effets.

Définition de la diarrhée. La diarrhée, nommée aussi *dévoiement*,

---

(1) Nous définissons avec Barthez la *synergie*, un concours d'actions simultanées ou successives des forces de divers organes; concours tel, que ces actions constituent, par leur ordre d'harmonie ou de succession, la forme propre d'une fonction de la santé ou d'un genre de maladie.

Nouveaux élémens de la science de l'homme, tom. II, pag. 8.

cours de ventre, est une excrétion alvine, fréquente, copieuse et fluide, qui a son siége dans l'estomac et les intestins, et sur-tout dans ces derniers organes.

Symptômes généraux. Les symptômes généraux de la diarrhée sont, dans le principe, un abattement général, un sentiment d'oppression dans la région de l'estomac, la perte de l'appétit, le mauvais goût de la bouche, l'aspect tout particulier de la face, de temps à autre des borborygmes ; plus tard, douleurs erratiques plus ou moins vives dans le bas-ventre, déjections alvines fréquentes, nausées, envies de vomir devenant moindres lorsque les malades sont allés à la selle, mais qui ne tardent pas à se renouveler ; plus tard les borborygmes deviennent beaucoup plus marqués, les déjections deviennent fétides et de plus en plus liquides ; quelquefois le ventre, au lieu de s'affaisser, se distend en raison directe de la quantité des matières évacuées, le météorisme survient, les urines sont peu abondantes, la peau est sèche, aride : les malades éprouvent rarement du ténesme ; néanmoins, lorsque les évacuations alvines ont été très-fréquentes, ils éprouvent au rectum un sentiment d'ardeur qui les fatigue beaucoup. Lorsque la diarrhée se prolonge long-temps, le malade maigrit, il perd ses forces, les traits du visage sont affaissés et présentent bientôt tous les caractères de la face hippocratique ; enfin, il finit par succomber.

Division de la diarrhée. Quant à la nature des matières évacuées, la diarrhée peut être divisée en stercorale, vermineuse, bilieuse, séreuse, sanguinolente, muqueuse, chyleuse (*flux cœliaque*), ne celle où les alimens sont rendus à moitié digérés (*lienterie*), en diarrhée sanieuse (*flux hépatique*) (1), etc.

Mais, comme l'observe M. Renauldin, dans l'article diarrhée du *dictionnaire des sciences médicales* (2), la considération de la na-

---

(1) Voyez Frank, *Epitome de curandis hominum morbis, lib. V, de profluviis, pars II, pag.* 113.

(2) Dictionnaire des sciences médicales, tom. IX, pag. 237.

ture des excrétions est sans doute très-importante ; mais le point essentiel, pour appliquer au devoiement un traitement rationnel, consiste à connaître la véritable cause de la maladie, et conséquemment à examiner : 1.° si elle est spontanée ou salutaire ; 2.° si elle dépend d'une autre affection essentielle ; 3.° si, dans ce dernier cas, elle est déterminée par un mouvement critique qui indique une solution favorable ou funeste.

La division en diarrhée aiguë et en diarrhée chronique, fondée sur la durée de la maladie, semble, au premier coup-d'œil, devoir être considérée comme fondamentale, puisque les symptômes et les indications thérapeutiques ne sont pas les mêmes dans ces deux cas ; mais si l'on considère qu'il n'existe pas de diarrhée essentiellement chronique, que la chronicité n'est qu'un accident qui peut tenir à des causes secondaires bien différentes, telles qu'un traitement mal dirigé qui aura amené une inflammation locale plus ou moins intense, une atonie locale, ou bien un affaiblissement de tout le système (ce qui a fait admettre au célèbre Frank (1) une diarrhée sthénique et une diarrhée asthénique), on verra que, même dans le cas où la maladie est chronique, elle est loin de mériter toujours le même traitement, et que, quoique cette circonstance doive être prise en grande considération, la distinction de la diarrhée en aiguë et chronique ne saurait servir de base essentielle pour le traitement de cette maladie. Il importe bien plus, dans un cas donné, de déterminer si c'est l'irritation ou la faiblesse qui dominent ; si, chez un individu faible d'ailleurs, une inflammation locale n'est pas venue compliquer la gravité de la maladie et embarrasser le diagnostic, etc.

C'est d'après ces principes que nous dirigerons nos méthodes de traitement dans les diverses espèces de diarrhée dont nous avons l'intention de nous occuper dans le cours de cet écrit.

Diarrhée catarrhale. La sympathie qui existe entre la peau et les membranes muqueuses, qui fait que ces organes se remplacent mu-

---

(1) Frank, *opus cit. p.* 114.

tuellement dans leurs fonctions, peut rendre raison, ce me semble, des effets que produisent sur ces derniers le changement brusque de température et le renouvellement de certaines saisons : si l'on joint à ces considérations cette circonstance particulière, que certains individus paraissent très-disposés aux affections catarrhales de la membrane muqueuse des intestins, on aura la raison suffisante de la fréquence avec laquelle les diarrhées se manifestent chez ces mêmes individus. En effet, il n'est pas très-rare de voir que la simple exposition à un air froid, la peau étant dans un état de moiteur, suffit pour frapper celle-ci de *spasme*, et pour établir, sur la membrane muqueuse, une fluxion catarrhale dont les symptômes se manifestent au bout de quelques jours, par une diarrhée plus ou moins intense, tout comme elle eût occasioné un catarrhe pulmonaire, un coryza, si l'impression eût été ressentie par la muqueuse des bronches, ou bien par la membrane pituitaire.

Nous ne chercherons pas à déterminer si la fluxion catarrhale doit être rapportée à la résorption de la sueur qui se trouvait répandue à la surface de la peau ; ou bien (lorsque cette maladie a été contractée dans des temps humides) à l'absorption d'une plus grande quantité des parties aqueuses contenues dans l'atmosphère. Nous ne savons pas non plus si elle n'est que le résultat d'une impression purement sympathique. Il nous suffit d'avoir observé ce phénomène, pour n'avoir pas besoin de nous enfoncer ici dans sa causalité.

Le traitement de cette espèce de diarrhée est, à quelque modification près, le même pour celui des autres affections catarrhales ; il suffit, dans le plus grand nombre de cas, de tenir le malade au lit et dans une douce température ; de lui donner des boissons légèrement sudorifiques, telles qu'une légère infusion d'ipécacuanha, à laquelle on peut ajouter, comme léger tonique, un ou deux gros d'écorce d'orange amère, et que l'on fait prendre par cuillerées, tandis que, pour boisson ordinaire, on peut prescrire une infusion de tilleul, de fleurs de sureau, etc.

Dans toutes les espèces de diarrhées, l'état général des forces

doit être pris en très-grande considération : ainsi, la diarrhée catarrhale, comme toutes les autres affections de ce genre, peut, chez un individu très-pléthorique, ou bien chez un individu très-irritable, s'associer, chez l'un, avec un éréthisme sanguin plus ou moins considérable ; chez l'autre avec un éréthisme nerveux plus ou moins grave, et déterminer une fluxion sanguine tendant à se diriger vers les intestins, des douleurs plus ou moins vives dans la même région, et chez tous deux, à la longue, une inflammation locale plus ou moins intense. Dans ce cas, on s'est vu forcé d'employer dans le traitement de la fluxion catarrhale, chez les individus pléthoriques, des boissons rafraîchissantes et mucilagineuses, des lavemens émolliens et des saignées plus ou moins copieuses, dirigées d'après les méthodes du traitement général des fluxions ; chez les individus d'un tempérament nerveux, les opiacés, les boissons tempérantes, légèrement anodines, les lavemens mucilagineux et calmans, tels que ceux de décoction de mauve et de tête de pavot, etc.

Enfin, dans le cas où le traitement aurait été mal dirigé, et où une inflammation et, par suite, une ulcération des intestins se seraient manifestées, on trouverait de bien plus grandes ressources dans l'emploi des boissons mucilagineuses et rafraîchissantes, dans la stricte exécution des lois de l'hygiène, que dans une polypharmacie qui ne fait que ruiner les forces du malade, et aggraver le plus souvent les symptômes de l'affection diarrhoïque.

La diarrhée catarrhale peut s'associer, sur-tout chez les vieillards, à une débilité générale de la constitution qui oblige d'avoir recours aux analeptiques, aux amers et même quelquefois aux toniques les plus décidés, tels que l'écorce de *saule*, de *grenade*, le *quassia*, la *cascarille*, le *colombo*, le *quinquina*, etc., etc., et, pour boisson ordinaire, une infusion de fleurs de camomille, de petite centaurée, etc., etc.

Il est d'autant plus important, en pareil cas, de bien saisir les indications thérapeutiques qui se présentent, que la diarrhée, associée à l'atonie, semble quelquefois s'éterniser chez l'individu qui

en est atteint : ainsi l'on voit des vieillards chez lesquels cette diarrhée a persisté si long-temps, qu'elle est devenue en quelque sorte habituelle, et a résisté aux méthodes de traitement les mieux combinées. On a retiré quelquefois de très-heureux effets de l'application des vésicatoires dans certaines espèces de diarrhées, notamment dans la diarrhée catarrhale : on conçoit, en effet, que ces médicamens peuvent agir dans ce dernier cas, et en produisant une perturbation capable de ramener les mouvemens du centre à la périphérie, et en changeant la direction primitive du mouvement fluxionnaire. Ici, ce genre de contre-fluxion est d'autant mieux indiqué, qu'il se trouve en rapport de nature avec la fluxion préexistante. Lorsque le cercle de cette dernière est très-étendu, lorsque sur-tout le mouvement fluxionnaire se fait avec activité, il faudrait bien se garder d'appliquer les vésicatoires trop près du centre de la fluxion ; il est alors bien plus convenable de les appliquer aux bras, ou mieux encore, à la partie interne et supérieure des cuisses ; mais, lorsque la fluxion est bornée, qu'elle est peu active, ces mêmes moyens irritans seront placés avec plus de succès sur les parois de l'abdomen.

On ne saurait être trop réservé dans l'emploi des astringens, dans les diverses espèces de diarrhées ; on pourrait, il est vrai, les employer avec succès, dès le début de l'irritation de la membrane muqueuse : ici, comme dans les inflammations des autres tissus, ils pourraient agir en décomposant et faisant avorter cette même inflammation ; mais aussi combien de fois ne s'exposerait-on pas à la centupler ? Et alors, quels effets fâcheux n'en résulteraient-ils pas pour le malade ? Les seuls cas où les astringens puissent être administrés d'après une méthode rationnelle, c'est lorsqu'il s'agit de combattre une débilité locale, considérée comme l'unique cause qui entretient la diarrhée ; c'est ce que l'on aurait droit de soupçonner, chez un individu dont les forces vitales du système ne seraient pas affaiblies, chez qui l'irritation de la membrane muqueuse aurait été entièrement combattue, et chez lequel la diarrhée aurait toujours persisté. En effet, en procédant par la méthode d'ex-

clusion (1), on ne peut plus guère être amené qu'à soupçonner l'existence d'une débilité plus ou moins étendue du tube digestif: encore cette débilité locale pouvant même s'associer à un léger éréthisme sanguin, l'on voit combien il faut être circonspect dans l'administration de semblables médicamens; aussi, pensons-nous, comme nous l'avons déjà énoncé, que les vésicatoires, appliqués en pareil cas sur les parois de l'abdomen, doivent procurer un effet bien plus avantageux, et sont moins sujets à produire de graves inconvéniens dans les cas où le diagnostic eût été inexact.

Diarrhée sous la dépendance d'un éréthisme nerveux ou sanguin. L'usage inconsidéré des boissons spiritueuses, les alimens très-succulens, en excitant tous les jours d'une manière vicieuse la sensibilité propre du tube digestif, disposent singulièrement à des diarrhées dans lesquelles l'irritation des cryptes muqueux a la plus grande tendance à s'associer avec un éréthisme nerveux ou un éréthisme sanguin, suivant le tempérament de l'individu. Ici plus que par-tout ailleurs, les règles diététiques doivent être rigoureusement observées; le malade doit être soumis à un régime très-peu nourrissant; le lait, la crême de riz, l'eau de veau nitrée et quelques substances végétales, peuvent être sa principale nourriture; et lorsque l'irritation nerveuse est très-considérable, on est quelquefois obligé d'en venir aux préparations d'opium et même aux anti-spasmodiques. Ainsi traitée, cette diarrhée se dissipe quelquefois au bout de peu de jours; mais la maladie ne tarderait pas à se manifester de nouveau, si l'on ne défendait au malade de reprendre son premier régime. Alors, il est vrai, on ne doit point l'assujétir à une diète aussi sévère que celle qu'il a observée pendant la durée du flux diarrhoïque; l'usage des viandes ne doit pas lui être interdit, mais on doit les choisir de préférence parmi les viandes blanches, celles qui sont peu animalisées.

(1) On sait avec quel avantage le professeur Dumas se servait de cette méthode (dont les premiers fondemens avaient été posés par Bacon) pour former le diagnostic, et, par suite, diriger le traitement de certaines maladies chroniques. — Voyez, à ce sujet, l'ouvrage de M. Dumas, *Doctrine générale des maladies chroniques*, 1 vol. in-8.°, Paris 1812.

Lorsque le traitement de cette espèce de diarrhée a été mal conçu, ou bien, lorsque la maladie avait déjà parcouru ses premières périodes avant que le malade réclamât les secours de l'art, il peut arriver que l'irritation, faisant toujours de nouveaux progrès, détermine, dans la région abdominale, des douleurs ordinairement très-vives. Ici les opiacés, loin d'être avantageux, produiraient les effets les plus funestes; ils augmenteraient la disposition pléthorique, produiraient l'assoupissement, et, loin de calmer les douleurs, les aggraveraient d'une manière notable, en augmentant l'irritation inflammatoire, en déterminant une véritable phlegmasie locale, qui ne tarderait pas à amener l'ulcération des intestins, et enfin la mort du malade.

Diarrhée avec faiblesse constitutionnelle. Par opposition avec l'espèce de diarrhée dont nous venons de faire mention, il en existe une qui est due à une débilité du système digestif, qui est liée d'ordinaire avec un affaiblissement des forces radicales de l'économie. C'est celle qui est produite par l'usage habituel des mauvais alimens, par l'habitation dans des lieux très-peuplés et où l'air se renouvelle difficilement; enfin, par le séjour dans des pays humides, enfoncés, et où l'air est vicié par des émanations malsaines. Ici les toniques directs ne conviendraient peut-être pas dans le début; il serait à craindre qu'ils ne produisissent une irritation trop forte, propre seulement à augmenter la faiblesse déjà existante. On doit commencer le traitement, sur-tout lorsque la diarrhée date déjà d'une époque assez éloignée, par un régime analeptique, par les amers et par les dépurans, tels que les sucs de cresson, de cerfeuil, de cochléaria, et en général des diverses plantes prises dans la famille des crucifères. Ce n'est que d'une manière graduée et successive que l'on doit en venir aux toniques les plus décidés. C'est ainsi, ce nous semble, qu'il convient de traiter la diarrhée dont il s'agit en ce moment; néanmoins cette manière seule serait trop longue, si, à l'aide de l'ipécacuanha ou du tartre stibié, administré à diverses reprises et à petites doses, l'on ne débarrassait les premières et les secondes voies des matières pituiteuses qui les surchargent. Cependant

il ne faudrait pas trop insister, sur-tout dans le principe de la maladie, dans l'emploi des préparations antimoniales, dans la crainte de déterminer une inflammation locale d'autant plus difficile à combattre, qu'elle serait combinée avec une débilité générale. Ce sont les diarrhées de cette espèce qui sont peut-être les plus sujètes à régner d'une manière endémique ou épidémique, et à s'associer à des fièvres de mauvais génie. Mais nous n'irons pas plus loin sur ce sujet; le défaut de bonnes observations, et l'absence des caractères propres à distinguer la diarrhée de la dysenterie, nous ferait craindre de confondre ces deux maladies dans le même tableau (1).

Diarrhée bilieuse. Chez un individu d'un tempérament bilieux bien prononcé, l'on conçoit que l'irritation causée par la bile, à mesure qu'elle est versée dans le canal intestinal, puisse déterminer une diarrhée qui merite d'être combattue, au moins dans le principe, par une méthode toute particulière. La circonstance de se manifester pendant les chaleurs de l'été, de s'accompagner d'une amertume plus ou moins grande de la bouche, de la teinte jaunâtre de la face, de donner lieu à des déjections alvines, verdâtres, poisseuses, tout annonce la nécessité d'en venir à l'usage des acides végétaux, et d'un régime pris parmi les fruits acidules. Cette espèce de diarrhée ne mérite pas d'autre traitement, à moins que l'irritation portée sur le tube digestif n'eût été assez forte pour y déterminer une phlegmasie locale; mais pourvu qu'on ne donne pas à celle-ci le temps de se manifester, la maladie se termine ordinairement au bout de peu de jours. Néanmoins, en pareille circonstance, on est quelquefois obligé, lorsque les matières évacuées sont tenaces, et qu'elles sont accompagnées de coliques plus ou moins fortes, d'en venir à l'emploi des légers purgatifs, tels que l'huile de

(1) Le ténesme, la fièvre, la propriété contagieuse, etc., peuvent bien servir à distinguer la dysenterie de la diarrhée, lorsque cette dernière se trouve dans son état de simplicité, et n'est associée à aucune complication maligne; mais nous doutons très-fort qu'il en soit de même lorsqu'elle co-existe avec une fièvre de mauvais caractère.

ricin, ou mieux des purgatifs acides, tels que la pulpe de casse, le tamarin, etc., lesquels, dissipant l'appareil des symptômes morbides, font disparaître la cause de la maladie. Mais il en est des purgatifs comme des astringens dont l'emploi ne saurait être dirigé avec trop de circonspection.

Diarrhée vermineuse. Les enfans et les individus d'une constitution faible sont très-sujets à une diarrhée qui est occasionée par la présence des vers dans les premières voies. Celle-ci s'annonce ordinairement par les symptômes généraux des affections vermineuses, tels que la dilatation de la pupille, le prurit du nez, l'apparition de points rougeâtres sur toute la surface de la langue, etc., etc. Dans cette espèce de diarrhée, les déjections alvines sont assez souvent grisâtres, elles répandent une odeur extrêmement fétide, elles ressemblent quelquefois à la décomposition des substances animales, et présentent même, dans quelques cas, des portions de vers à moitié putréfiés. Dans cette maladie l'état vermineux est quelquefois essentiel; mais il n'est pas rare de le voir s'associer aux affections muqueuses, si communes dans le jeune âge. Le traitement consiste alors à combiner les vermifuges avec les toniques, et à les administrer suivant la dominance respective des deux affections.

Diarrhée par des substances irritantes et vénéneuses. L'ingestion réitérée des médicamens irritans dans les voies digestives, tels que les drastiques et les divers poisons, en occasionant aussi une violente irritation, peuvent déterminer un flux diarrhoïque plus ou moins copieux. Dans le premier cas, il faut, comme l'observe très-bien le célèbre Frank (1), faire prendre les huileux, les mucilagineux, une émulsion de gomme arabique, le lait tiède pris en grande quantité, soit en boisson, soit en lavemens. Dans le second cas, l'indication thérapeutique consiste d'abord à faire rejeter, aussitôt que possible par le vomissement, la substance vénéneuse, à chercher à la neutraliser par les procédés connus de la chimie toxicologique,

(1) *Opus cit.*, *p.* 148.

et enfin à combattre les accidens inflammatoires auxquels elle peut avoir donné lieu, lorsqu'on en a reconnu la nature.

Morgagni *(de sedibus et causis morborum)* rapporte un cas de diarrhée qui fut occasionée chez lui par le séjour dans l'estomac de quelques feuilles d'une herbe verdâtre qu'il avait prises à son repas, et qu'il évacua par le vomissement à l'aide de l'eau tiède. La quantité de sérosité qu'il rendit par l'anus fut si abondante, que, dans douze heures de temps, il l'évalua à seize livres. Cet auteur ajoute que son état de maigreur fut porté aussi loin qu'il aurait pu l'être par une maladie longue et des plus aiguës.

Quelquefois la sensibilité propre de l'estomac et des intestins ne peut point s'accommoder au contact de certaines substances qui, pour d'autres personnes, seraient sans danger. Ainsi, on a vu un homme auquel on fit manger, sans l'en avertir, du fromage râpé dans ses alimens; quelque temps après, cet individu fut atteint de colique très-forte, de dévoiement très-copieux, d'anxiété pectorale, et le malade n'hésita point à avancer qu'on lui avait fait manger du fromage.

Des corps étrangers, comme des noyaux de pêches, de cerises, des pièces de monnaie, etc., peuvent descendre dans le tube digestif, soit seuls, soit mêlés aux alimens. Dans le plus grand nombre de cas, ils parcourent tout son trajet, et sont expulsés avec les matières fécales; quelquefois ils s'arrêtent à l'extrémité inférieure du rectum: alors on les extrait par les moyens que la chirurgie nous indique. Il ne serait pas étonnant que, dans quelques cas, ils ne pussent dépasser l'orifice pylorique de l'estomac, et occasionassent des accidens qu'on pourrait combattre au moyen des vomitifs; mais nous supposons les corps étrangers parvenus dans les intestins, et fixés dans un lieu quelconque de leur étendue: ils doivent alors amener des accidens consécutifs plus ou moins graves. Si ce corps étranger a des aspérités, il sera plus susceptible de se fixer dans quelques portions des intestins grêles; mais s'il est parvenu dans les gros intestins, il peut y demeurer encore, non pas retenu ici par ses aspérités, quoique à la rigueur cela soit possible, mais plutôt parce

que les tuniques des intestins, et sur-tout du colon ascendant, n'auront pas eu assez de force pour le faire remonter contre son propre poids ; stagnant dans l'une ou l'autre des parties désignées, il pourra déterminer une inflammation intense dans toutes les voies digestives, qui se communiquera peut-être au péritoine, et pourra occasioner la perte du malade, ou bien une diarrhée qui, simple d'abord, se compliquera bientôt avec une inflammation locale, plus tard avec une inflammation plus ou moins étendue des intestins, au point de rendre les déjections purulentes, et même plus ou moins mêlées de sang ; ce qui pourrait en imposer pour une dysenterie, si l'on n'était revenu de cette erreur qui faisait considérer les déjections alvines sanguinolentes, comme le caractère pathognomonique de cette dernière affection. Nous rapporterons ici une observation d'autant plus intéressante, que l'autopsie du cadavre vient achever de tracer le tableau des funestes effets que peut occasioner la diarrhée, portée à son plus haut période.

M..... R..... repasseuse, âgée de 50 ans, d'un tempérament lymphatique, fut atteinte, vers le mois d'octobre 1817, d'une diarrhée accompagnée de quelques douleurs vagues dans la région abdominale. Les matières qu'elle rendait étaient claires et aqueuses. Elle ne fit aucun remède pendant les deux premiers mois, ne s'inquiétant nullement de son état. Cependant, au bout de ce temps, la diarrhée augmentant, et la malade se trouvant plus faible consulta un médecin qui lui prescrivit l'usage de l'eau ferrée. Ce remède qui paraissait d'abord bien indiqué, vu son tempérament et la nature des matières qu'elle rendait, ne produisit pas l'effet attendu. Les douleurs de l'abdomen s'accrûrent, et la matière des évacuations alvines devint plus épaisse et filante. La malade, négligeant son mal, continua de vaquer à ses travaux ordinaires jusqu'au mois de janvier 1818; mais sentant alors ses forces presque anéanties, et ne pouvant plus par sa trop grande débilité continuer l'exercice de son état, elle devint forcée d'appeler de nouveau du secours, le 20 janvier 1818. Examinée et interrogée par son médecin, aucune de ses réponses ne put faire présumer la vraie cause de sa maladie;

ce dernier, pensant que peut-être la mauvaise nourriture l'avait réduite dans cet état, lui administra quelques légers purgatifs qui étaient d'autant mieux indiqués que la langue se trouvait très-sale, le pouls faible offrait des battemens très-irréguliers. Ce remède produisit peu d'effet, la diarrhée continua, les matières plus épaisses devinrent d'un blanc tirant sur le pus séreux, et dura encore une quinzaine de jours, époque à laquelle la malade succomba.

A l'ouverture du cadavre, on trouva le cœcum et le colon ascendant, jusqu'à deux pouces environ de son extrémité supérieure, remplis de noyaux de cerises que cette femme avait l'habitude d'avaler.

La tunique extérieure des intestins n'offrait rien de particulier ; mais l'intérieure se trouvait malade dans toute son étendue. Dans certains points on voyait et on sentait des granulations skirrheuses qui se rapprochaient des trois bandes musculaires longitudinales qu'on remarque sur la face externe du cœcum et du colon ; les autres portions de la circonférence des intestins n'étaient pas aussi granulées, mais présentaient un engorgement qui avait une teinte violacée, résultat manifeste d'une inflammation chronique ; enfin, vers l'extrémité supérieure du colon ascendant se trouvaient de petits ulcères, ou pour mieux dire, des excoriations participant à la couleur commune à toute cette portion d'intestin. Le reste du canal intestinal paraissait, dans une assez grande étendue, très-légèrement phlogosé.

Diarrhée dépendant de quelque lésion organique. Enfin, le développement d'une lésion organique quelconque, soit dans l'intérieur du tube digestif, soit dans des organes plus ou moins éloignés, dans le poumon, par exemple, peut également donner lieu à des diarrhées symptomatiques, qui, par leur intensité et leurs funestes effets sur l'économie, ont été appelées colliquatives, en ce qu'elles ruinent visiblement le corps, et ne cessent qu'avec la vie de l'individu qui en est atteint. Telles sont celles qui se manifestent dans les dernières périodes de la phthisie pulmonaire.

Sous le nom de *diarrhœa urinalis*, Frank a décrit, dans son

Epitome (1), l'observation d'une diarrhée qui avait été occasionée par une ulcération de la partie postérieure de la vessie et de la paroi correspondante du rectum, laquelle permettait aux urines de s'épancher dans l'intérieur de cet intestin, et entretenait une irritation continuelle qui donnait lieu à un flux de ventre comme séreux.

Diarrhée dépendant de la grossesse. La sensibilité des intestins augmentée sympathiquement par l'état de grossesse, cause quelquefois, comme l'observe M. Gardien (2), une fluxion sur ces organes, qui peut occasioner une diarrhée plus ou moins intense : celle-ci doit être considérée comme étant toujours dangereuse, puisque non-seulement elle altère la nutrition, mais encore elle peut être une cause directe de l'avortement. *Mulieri in utero gerenti, si alvus multùm fluxerit, periculum ne abortiat,* dit Hippocrate, (aph. 33, sect. V.)

C'est sur-tout la diarrhée qui se développe dans les premiers temps de la grossesse, qui doit être regardée comme un symptôme nerveux : celle-ci, dit M. Gardien, est caractérisée par l'absence des signes de la diarrhée saburrale ; malgré des évacuations plus ou moins fréquentes, la bouche, la langue, l'appétit, le goût pour les alimens se conservent presque dans l'état naturel, la tête est plus libre, les évacuations sont plus séreuses : ce dévoiement, lorsqu'il est léger, n'exige pas une attention spéciale de la part du médecin ; mais s'il venait à prendre un accroissement considérable, il serait à craindre qu'il ne déterminât une phlogose plus ou moins vive ; aussi, pour prévenir cet état, est-il convenable d'employer de légers adoucissans, des boissons mucilagineuses, tels qu'une légère solution de gomme arabique, des lavemens émolliens, et même narcotiques, si les douleurs étaient trop vives.

La diarrhée qui se manifeste vers le troisième mois de la grossesse, a été considérée par les auteurs comme étant due à un embarras des premières voies. Ici le traitement ne doit pas différer de

---

(1) Vol. cit. pag. 120.

(2) Traité complet d'accouchemens, tom. II, pag. 49 et suiv.

celui de la diarrhée gastrique ordinaire, aussi nous dispenserons-nous d'entrer dans aucun détail à ce sujet. Enfin, le dévoiement qui survient vers le dernier terme de la gestation, paraît reconnaître pour cause, dans le plus grand nombre de cas, un état de faiblesse du tube digestif; aussi la thériaque, le diascordium et autres médicamens analogues, paraissent-ils alors vraiment indiqués.

Diarrhée causée par le travail de la dentition et par le sevrage. Les douleurs qui accompagnent le plus souvent le travail de la première dentition et qui sont occasionées par l'augmentation de volume des gencives, leur rougeur beaucoup plus prononcée qu'elle ne l'est dans l'état ordinaire, leur extrême sensibilité et quelquefois même par leur phlogose bien manifeste; ces douleurs, dis-je, déterminent, dans les organes de la digestion, une irritation qui les dispose singulièrement au vomissement, au hoquet, à la toux et à des tranchées très-vives, et à une diarrhée plus ou moins opiniâtre. Néanmoins, lorsque le travail de la dentition est moins difficile, le cours de ventre qui a lieu, loin d'être nuisible, peut quelquefois être avantageux, lorsque les matières qui le composent se rapprochent beaucoup de l'état naturel, qu'elles sont consistantes, qu'elles ne sont pas accompagnées de ténesme, de coliques, et que les déjections ne sont pas très-fréquentes: un tel dévoiement, comme l'observe très-bien M. le professeur Baumes (1), débarrasse la tête, les gencives; et, loin de nuire à la dentition, il en seconde le travail; il supplée, en quelque sorte, à de légers purgatifs qui, en pareil cas, sont souvent indiqués. Mais il n'en est pas de même lorsque les déjections, d'ailleurs fréquentes, présentent une couleur verdâtre foncée et quelquefois noirâtre, sur-tout lorsque leur odeur est très-fétide. Quand le flux diarrhoïque commence à devenir inquiétant, l'indication qui se présente consiste, comme le fait observer M. Baumes, à diminuer et à arrêter cette évacuation un peu trop abondante, et à empêcher qu'elle ne se renouvelle. On la remplit, dit cet auteur, en donnant aux petits malades des

(1) Traité de la première dentition, pag. 181.

demi-lavemens avec l'eau de rivière ou avec la décoction de son, de graines de lin ou de quelques substances animales, telles qu'une tête de mouton, le ventre ou la fraise de veau, etc.; en purgeant avec l'eau de casse, l'eau de rhubarbe, le sirop magistral, ou l'infusion de séné dans le jus de pruneaux.

Si ces moyens, poursuit le même auteur, bien propres à nettoyer les premières voies des matières qui y causent tant de désordres, ne remplissaient point entièrement les vues que l'on se propose, on aurait recours à l'ipécacuanha, dont quelques grains suffiront pour obtenir un vomissement modéré. Le vomissement dégage l'estomac, les premiers intestins, et imprime à toute leur masse une secousse de laquelle dépend souvent la cessation du dévoiement.

Si l'on considère, en effet, que le travail de la dentition est plus difficile et plus douloureux chez les enfans qui ont sucé un mauvais lait et dont les digestions ont été notablement dérangées, on concevra que ces divers médicamens doivent être sur-tout indiqués. Lorsque l'estomac est surchargé de matières glaireuses, que les enfans éprouvent ce qu'on appelle communément des *aigreurs*, on peut employer, avec avantage, les absorbans, tels que la magnésie, les yeux d'écrevisses, etc. Les astringens doivent être presque entièrement rejetés, comme n'étant propres qu'à déterminer l'irritation et le spasme des intestins, et à l'augmenter lorsque celui-ci existait déjà. Dans les cas où cette même irritation est l'élément essentiel qui a déterminé et qui entretient la diarrhée, on ne doit mettre en usage que les adoucissans, les mucilagineux, et quelquefois même le lait pur; ici, en effet, les émétiques, les purgatifs et autres médicamens ne feraient qu'augmenter la maladie, et finiraient par amener la mort.

On trouvera dans l'observation suivante, qui nous a été communiquée par M. Ducasse fils, docteur en chirurgie, à Toulouse, une preuve des heureux effets que l'on peut obtenir, en pareil cas, de la diète lactée et des autres adoucissans.

Jules H...., d'une constitution faible et délicate, parvint à son seizième mois, au milieu d'une dentition difficile. A cette époque ses

8214

forces commencèrent à s'affaiblir, l'amaigrissement devint sensible, et la diarrhée étant survenue, ses progrès furent encore plus rapides ; allaité par une femme à qui les moyens pécuniaires ne permettaient pas d'user d'une bonne nourriture, il allait chaque jour en dépérissant, lorsque ses parens, justement alarmés, résolurent de le sevrer au mois d'août, et de substituer au lait de la nourrice une nourriture animale plus forte. Les premiers jours, l'enfant tourmenté par la faim dévorait avec empressement tout ce qui lui était présenté, et quoique son état ne reçût aucun changement favorable, on conçut cependant les plus grandes espérances. Elles ne tardèrent pas néanmoins à s'évanouir : la maigreur devint plus forte, la diarrhée plus abondante, et malgré l'emploi du diascordium, d'une tisane de riz gommé, et d'un bouillon substantiel, ses progrès allaient toujours en augmentant; bientôt des douleurs abdominales se firent sentir ; le sang calma les matières diarrhoïques dont la fétidité était extrême, la couleur très-variée, mais dont la nature était telle qu'on eût cru voir la membrane veloutée des intestins. Au milieu des souffrances continuelles, l'enfant s'affaiblissait visiblement, des défaillances même commençaient à se manifester ; et sans éprouver aucun effet des préparations opiacées par haut et par bas, de la décoction blanche de Sydenham, des infusions d'ipécacuanha et des mucilagineux, la lienterie vint accroître encore l'intensité des symptômes, et ajouter à la marche rapide des accidens. A cette époque le mal fut porté à ce point, que le jeune enfant ne pouvait pas prendre seulement une cuillerée de bouillon, sans le rendre aussitôt par l'anus au milieu des douleurs d'une colique violente et convulsive. Cet état durait déjà depuis trois jours. M. Ducasse, témoin du peu de succès des moyens déjà mis en usage, avait perdu tout espoir de guérison, lorsqu'il y substitua l'emploi de la diète laiteuse. On n'a jamais vu rien d'aussi prompt dans ses effets, que l'impression du lait sur les parois stomacales ; la lienterie cessa comme par enchantement, et avec elle les efforts douloureux de l'évacuation. La diarrhée simple persista malgré son usage et son mélange avec les absorbans, et quoique moins abon-

dante, elle empêchait néanmoins la réparation, les forces et la nutrition.

Il convenait cependant d'attendre encore quelques jours, car c'était beaucoup d'avoir arrêté la lienterie et les coliques violentes qui l'accompagnaient; mais les parens, peu dociles aux avis du médecin, et impatientés par la longueur du mal et les dangers qui menaçaient encore leur fils, se permirent d'ajouter des potages gras, des bouillons, de la viande, et même quelques cuillerées de vin, au régime prescrit.

Quelques jours suffirent pour renouveler la même série d'accidens qui avaient été victorieusement combattus; mais, cette fois, ils prirent un tel degré de force et de violence, que les évacuations étaient continuelles, noires, fétides, membraneuses, sanguinolentes, et M. Ducasse n'hésitant plus à croire à l'existence d'une ulcération du tube digestif, assura presque que les faiblesses fréquentes de l'enfant n'étaient que l'avant-coureur d'une mort prochaine: il revint cependant sur son premier avis; et, comme le cas était plus épineux que la première fois, il conseilla l'allaitement, comme le seul moyen de salut qui restait encore. Le jeune malade saisit le sein de la nourrice avec une espèce d'avidité qui donna quelques espérances, lesquelles ne tardèrent pas à se réaliser; au bout de quelques jours, la diarrhée cessa entièrement, les évacuations rares et d'un jaune citron présentaient les meilleurs caractères, les chairs reprenaient leur couleur et leur consistance naturelles; la figure, sur-tout, frappée jusqu'alors d'une couleur jaune et cuivreuse, revêtit bientôt les signes d'une bonne convalescence; et l'enfant, à l'abri de tout danger, mais conservant encore un peu de faiblesse, a repris peu à peu sa force, et depuis deux ans jouit de la meilleure santé.

A l'époque du sevrage, le changement trop brusque de nourriture opère quelquefois, chez le jeune enfant, une révolution plus ou moins fâcheuse, qui semble porter plus particulièrement ses effets sur le tube digestif. En effet, la faiblesse naturelle de ces organes, leur extrême sensibilité, les rend très-impressionnables aux effets que

produisent sur eux des alimens d'une digestion bien plus difficile que celui qui jusqu'alors leur avait été offert ; de là, des diarrhées plus ou moins abondantes, souvent la lienterie, plus tard l'amaigrissement, enfin le dépérissement progressif et la mort. Les indications thérapeutiques qui se présentent alors, nous paraissent pouvoir être rapportées aux deux considérations générales suivantes : la première, de relever, autant que possible, les forces du système digestif ; la seconde, ne donner à l'enfant que des alimens légers, de facile digestion, et qui s'accommodent, autant que possible, à la sensibilité propre de l'estomac et des intestins.

Quant à la diarrhée qui se manifeste chez les enfans dont la 2.e dentition est laborieuse, elle nous paraît être le plus souvent sous la dépendance d'une irritation nerveuse sympathique, qu'il suffit de calmer pour faire cesser le dévoiement.

Diarrhée critique. Si la diarrhée mérite, dans le plus grand nombre des cas, une attention particulière de la part du médecin, comme pouvant produire sur l'économie les plus dangereux effets, il en est d'autres aussi où on ne saurait trop la respecter, et même faciliter son apparition, puisqu'elle peut servir de crise ou de terminaison à quelque affection morbide préexistante, ou du moins en diminuer notablement l'intensité. Les symptômes généraux qui annoncent cette heureuse direction, sont : des borborygmes, des tranchées, des flatuosités, une sorte de pesanteur ou de douleur sourde aux environs des lombes, dans la partie inférieure de l'abdomen et dans les genoux, l'intermittence du pouls, etc. « Cette sorte de diarrhée, dit M. Renauldin (1), peut durer quelques heures seulement, ou se prolonger pendant un jour et même trente-six heures. Dans ce dernier cas, elle est suivie de fatigue et d'affaiblissement. La diarrhée critique, poursuit le même auteur, peut être considérée comme le dénouement d'une foule d'affections morbides, et plus particulièrement de celles qui dépendent en grande partie du trouble des organes digestifs,

(1) Art. cit., p. 235.

telles que les embarras gastriques et intestinaux, les fièvres bilieuses, muqueuses, putrides, typhoïdes ; elle est aussi très-salutaire vers la fin des affections inflammatoires aiguës, soit de la peau, soit des membranes muqueuses, soit des poumons, soit d'autres organes parenchymateux ; elle peut encore être regardée comme critique chez les enfans que tourmente le travail de la dentition. »

Pendant le cours des maladies vénériennes, il survient quelquefois une diarrhée qui doit être considérée en quelque sorte comme critique, puisqu'elle diminue singulièrement l'intensité de la maladie principale, au point même d'en faciliter assez promptement la guérison. Des exemples nombreux pourraient être rapportés, s'il en était besoin, à l'appui de cette opinion ; mais cette remarque est bien loin d'avoir échappé à l'œil attentif des observateurs, auxquels elle a fourni l'indication des purgatifs. On a même vu quelquefois des ulcères vénériens consécutifs, qu'irritaient depuis long-temps des préparations mercurielles, être amenés en très-peu de temps à une parfaite cicatrisation, par le développement spontané d'un flux de ventre plus ou moins copieux et soutenu. C'est ainsi qu'un homme retenu à la maison centrale de détention de Montpellier, vient de fournir un exemple très-remarquable de cette terminaison salutaire de plusieurs ulcères vénériens consécutifs à la gorge, qui avaient constamment résisté à l'emploi des mercuriaux.

Il est certaines diarrhées qui, par les effets qu'elles produisent sur l'économie, peuvent également être rattachées aux diarrhées critiques, puisque leur existence paraît s'opposer au développement de quelqu'autre affection morbide, qui ne tarde pas à se manifester, lorsque celles-ci viennent à être supprimées. De ce genre sont les diarrhées chroniques qui existent depuis un espace de temps plus ou moins long, chez des vieillards ou chez des individus déjà très-affaiblis par des maladies antécédentes. Ces diarrhées doivent alors être regardées comme de véritables émonctoires, dont le médecin doit bien réprimer l'abondance, mais dont il ne doit pas chercher à obtenir l'entière guérison, puisque leur cessation complète peut occasioner, dans un organe plus important à la vie, le dévelop-

pement d'un travail morbifique particulier, qui peut, même en très-peu de temps, avoir les plus fâcheuses conséquences et amener la mort. A l'appui de cette proposition nous rapporterons l'observation suivante, que nous avons eu l'occasion de remarquer.

M. P..... marchand, âgé de 60 ans, d'une constitution pléthorique, était atteint, depuis six mois, d'une diarrhée qui ne l'empêchait pas de vaquer à ses occupations ordinaires, et ne troublait nullement sa santé. Cependant ennuyé de cette indisposition, il consulta un homme de l'art, qui lui conseilla de garder cette incommodité, craignant pour lui des suites funestes, s'il venait à la guérir. Le malade peu satisfait s'adressa à un autre médecin, qui plus complaisant céda à ses vœux, et arrêta sa diarrhée; mais, au bout de quelques jours, sa respiration devint difficile, la poitrine s'engorgea, et il mourut très-promptement. L'autopsie ne put être faite.

Je termine ici le travail que je me suis imposé: heureux, si, malgré la faiblesse de mon ouvrage, je puis obtenir l'approbation de mes Juges.

Si desint vires tamen est laudanda voluntas. OVID.

FIN.

87

PROFESSEURS

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE.

M. J. L. Victor BROUSSONNET, doyen.
M. Antoine GOUAN, *honoraire*.
M. J. Antoine CHAPTAL, *honoraire*.
M. J. B Timothée BAUMES.
M. J. Nicolas BERTHE.
M. M. J. Joachim VIGAROUS.
M. Pierre LAFABRIE.
M. G. Joseph VIRENQUE.
M. C. F. V. Gabriel PRUNELLE.
M. A. Pyramus DE CANDOLLE.
M. Jacques LORDAT.
M. C. J. Mathieu DELPECH.
M. Joseph FAGES.
M. . . . . .

88